

LE DESTIN PEU COMMUN DE L'AUTEUR DE MARIE-CLAIRE

par Bernard-Marie Garreau

En dépit des efforts répétés depuis une trentaine d'années pour la ramener vers le public, Marguerite Audoux demeure encore pour beaucoup une inconnue. Tout semble pourtant avoir été réuni pour faire d'elle une écrivaine de référence, accueillie par de nombreux lecteurs et étudiée au collège et au lycée. Ne retenons que le contraste saisissant entre ses premiers pas dans la vie, qui la condamnent à une existence plus que modeste, et l'éclatant succès de **Marie-Claire**, le récit autobiographique de ses dix-huit premières années, qui obtient le Prix Femina-Vie heureuse et tirera à cent mille du vivant de l'auteur. Livre inclassable, inimitable, inimité, dont le style minimaliste a la fraîcheur et la transparence d'un ruisseau où tout un chacun peut se mirer et se ressourcer... La réédition par Grasset, dans les Cahiers Rouges, en 1987, qui figurait parmi les meilleures ventes de la collection, semblait pourtant prometteuse !

Quand survint le séisme éditorial de 1910, la romancière avait quarante-sept ans. Que s'était-il donc passé pour qu'elle sortît enfin de l'ombre avant d'y retourner... ? Pour le comprendre, il convient de reprendre le fil de cette étonnante existence.

Lorsqu'on ouvre le livre, qui relate avec une certaine fidélité les faits, la petite fille a trois ans. Nous sommes à Sancoins, au sud-est du département du Cher, où Marguerite est née en juillet 1863, et où sa mère vient de mourir de la tuberculose. *Audoux* est le matronyme, que Marguerite ne prendra que plus tard. Pour l'heure, elle s'appelle *Donquichote*, le nom qu'un officier d'état civil à l'humour douteux a attribué au père, un « bâtard » né des œuvres d'un châtelain et d'une servante. Armand, charpentier et grand buveur, ne supporte pas la mort de sa femme. Il abandonne ses deux filles, d'abord gardées par une tante, puis confiées à l'Hôpital général de Bourges, qui abrite un orphelinat où la fillette va passer neuf années, de cinq à quatorze ans, avant d'être placée comme bergère d'agneaux et servante dans une ferme de Sologne.

C'est là que sa destinée se construit, à un âge où l'univers affectif reste gravé à jamais en soi : deux premières années heureuses, avec des maîtres bienveillants ; puis les deux suivantes sous la férule de nouveaux fermiers dont la dureté et l'avarice sont adoucies par un premier amour vécu avec Henri, le frère de la patronne. On chasse l'intruse qui, définitivement marquée par cette blessure, se retrouve à dix-huit ans à Paris, où elle survit grâce à la couture, apprise chez les sœurs. Vingt années noires pendant lesquelles elle ne mange pas toujours à sa faim. L'on perd parfois sa trace dans cette Capitale hostile, où l'ancienne bergère erre de chambre de bonne en foyer, de place en place, de longues périodes de chômage en embauches plus que précaires où il faut souvent travailler la nuit. C'est ce que relate **L'Atelier de Marie-Claire**¹, qui reflète à la fois son expérience d'ouvrière et de patronne, puisqu'elle ouvre en 1895 sa propre maison dans le quartier de Montparnasse. Le troisième roman, **De la ville au moulin**², laisse apparaître d'autres traces des épreuves parisiennes : un passage dans les buanderies de l'hôpital Laënnec, où la jeune femme manque d'être emportée par la gangrène en se blessant avec une épingle restée dans un linge ; et aussi cet enfant qu'elle mettra au monde et qui ne vivra pas, fruit d'une union passagère avec un musicien de rue, évoqué dans un conte peu connu.³

C'est en 1900, à l'exacte moitié d'une existence déjà fortement éprouvée, que le destin intervient. Pour comprendre l'enchaînement des faits, il faut savoir que quand Marguerite débarque à Paris une vingtaine d'années plus tôt, elle tente d'y trouver le soutien de sa sœur Madeleine. Celle-ci est loin d'avoir la générosité de sa cadette, qu'elle envoie proprement balader. Mais quelques années plus tard, durant l'hiver 1883, Madeleine lui confie « pour quelques jours » un nourrisson. Il s'agit de sa fille Yvonne, qu'elle ne viendra jamais rechercher... C'est pour la couturière le début d'une série d'adoptions, puisqu'elle élèvera également les trois fils que plus tard Yvonne lui laissera. Bon sang ne saurait mentir... Marguerite s'occupe donc de sa nièce, et tente de la faire travailler dans son atelier, mais l'oiseau est volage. Yvonne se prostitue même dans le quartier des Halles. C'est là qu'au début du siècle un jeune homme la croise et s'éprend d'elle, sans soupçonner la nature de son commerce.

Quand il ouvre les yeux, il parvient à connaître son adresse et, désespéré, va se confier à la tante –qui le console si bien, qu'ils demeureront ensemble douze années. Ce jeune homme, c'est Jules Iehl, qui, sous le pseudonyme de Michel Yell, publiera deux romans chez Gallimard. Ami intime de Gide, il appartient à une sympathique bande d'écrivains, intellectuels et artistes qui réunit Charles-Louis Philippe, Francis Jourdain, Charles Chanvin, Léon-Paul Fargue, Léon Werth, Régis Gignoux et Marcel Ray... Le cénacle, qui se retrouve chaque dimanche dans un village de l'est parisien, et deviendra ainsi « le groupe de Carnetin », découvre que Marguerite cache des petits cahiers où elle raconte ses premiers souvenirs. Jourdain connaît Octave Mirbeau, qui s'enflamme pour ce récit d'une qualité rare. Il lui fait franchir toutes les étapes conduisant à la gloire : la prépublication à *La Grande Revue*⁴, la sortie en volume chez Fasquelle, dont il rédige la percutante préface, et enfin la consécration par les dames du Femina... Peu s'en fallut que le livre ne fût également couronné par le jury du Goncourt. Ce doublé eût été un cas unique !

¹ Également réédité en 1987 chez Grasset dans la collection Les Cahiers Rouges – collection qui a réuni en un seul volume les deux premiers romans en 2008.

² Réédité en 2014 aux [Éditions Marivole](#), Romorantin (préface de Bernard-Marie Garreau, avant-propos de Maricke Aucante).

³ « [Fin Moka](#) », in *Floréal*, n° 3, 17 janvier 1920.

⁴ Livraison des 10 mai, 25 mai et 10 juin 1910, chacune incluant l'une des trois parties du roman.

La suite, on le sait, connaîtra un lent decrescendo. *L'Atelier*⁵ tirera à trente mille, puis *De la ville au moulin* n'obtiendra qu'un succès d'estime, même si l'œuvre est saluée par d'illustres confrères, dont Romain Rolland. Le dernier roman, *Douce Lumière*⁶, qui est une sorte de *Marie-Claire* de la maturité, ne sera édité que neuf mois après la mort de la romancière, survenue le 31 janvier 1937. Il faut encore signaler un pan non négligeable de la production alducienne : les contes. Ceux du *Chaland de la Reine*, parus en 1910⁷, sont repris dans le second recueil, *La Fiancée*, publié chez Flammarion en 1932. Ces récits courts, par leur style spontané et dépouillé, sont un digne écho à *Marie-Claire*.

Voilà pour la création, et pour son histoire. Mais cette histoire serait incomplète si l'on passait sous silence un lien affectif et littéraire puissant : celui qui a uni la romancière à l'auteur du *Grand Meaulnes*. C'est la mère d'Alain-Fournier qui attire l'attention de son fils, alors chroniqueur à *Paris-Journal*, sur ce qu'elle considère comme un chef-d'œuvre. La première réaction du jeune journaliste n'est guère encourageante : « Encore un livre de femme ! ». Mais il lit ce « livre de femme » dans les trois numéros de *La Grande Revue*, s'enflamme, et va écrire un superbe article pour *La NRF* – article dont certains accents suffisent à traduire le véritable coup de foudre qu'a suscité *Marie-Claire* : « *Tel est l'art de Marguerite Audoux : l'âme, dans son livre, est un personnage toujours présent mais qui demande le silence.*⁸ » Tout est dit. C'est le début d'une relation, silencieuse elle aussi, où l'amitié atteint une telle communion, qu'elle est similaire à ce que l'amour a de plus beau. Le jeune homme franchit les six étages de la couturière, puis écrit un magnifique « Portrait » pour *Paris-Journal*. Il retournera souvent dans le petit appartement. Sa mère spirituelle, dont les yeux malades semblent peu à peu lâcher prise, oubliera parfois de l'éclairer. Comme pour recréer les lueurs incertaines des forêts de Sologne où tous deux ont vécu des amours impossibles et à jamais idéalisées – même si pour lui ce n'est qu'un cadre littéraire, une transposition de la scène parisienne avec Yvonne... Bien plus, l'écriture du *Grand Meaulnes* se révèle encore laborieuse, incertaine, comme en témoignent les lettres de Jacques Rivière à son beau-frère (Jacques épouse Isabelle Fournier en août 1910). Dans ses conseils au jeune écrivain, trop pétri de symbolisme pour échafauder une architecture romanesque solide, la référence, pour Jacques Rivière, est bien l'ancienne bergère. Le 13 avril 1911, il écrit à son ami ces lignes, où il évoque Péguy, dont Alain-Fournier a également sollicité l'avis : « *Je trouve qu'il a raison de te rapprocher d'Audoux. Non pas de te préférer. Tu sais aussi bien que moi que ça ne dépasse pas encore Marie-Claire*⁹ » Nous pourrions reprendre une étude déjà ancienne, où nous concluons la question de l'influence entre les deux écrivains en constatant une prédominance de celle de la couturière sur son cadet¹⁰. C'est pourtant lui qui connut, et connaît encore, un succès incomparable...

De ce point de vue, le purgatoire où Marguerite Audoux est plus ou moins demeurée après ses deux premiers romans est un peu similaire à l'ombre dont n'est jamais sorti son meilleur ami, Léon Werth, principalement connu pour être le dédicataire du Petit Prince.

Saurait-on se consoler d'un destin incomplètement achevé en se disant que la plus belle œuvre de Marguerite Audoux – celle, en tout cas, qui égale *Marie-Claire* –, c'est sa propre existence ? Le témoignage le plus probant en est la correspondance croisée, qu'il reste à éditer, et qui a une valeur testimoniale incontestable à propos de la vie artistique et littéraire de l'époque, de la Grande Guerre, puis de ces années qui ne furent pas « folles » pour tout le monde ! Attachant document de et sur cette petite grande dame d'un mètre quarante-huit qui côtoya les plus illustres (comme son complice Valéry Larbaud) et les plus humbles dans la chambre de bonne qu'elle put agrandir grâce à ce que lui rapporta son best-seller... Le miracle, c'est moins la tempête éditoriale de 1910, enflée par la presse de l'époque, que celle tranquille continuité en laquelle se confondent la petite Donquichote et la grande écrivaine.

Bernard-Marie Garreau
Agrégé des lettres, Maître de conférences honoraire (HDR)
Université de Bretagne occidentale
[Les Cahiers de la rue Ventura](#), n° 35, mars 2017

Références bibliographiques :

- [Marguerite Audoux, la couturière des lettres](#), Tallandier, 1991 (Prix de l'essai de la Société des gens de lettres 1992).
- *La Famille de Marguerite Audoux*, Thèse pour le doctorat, 2 tomes, Presse du Septentrion, Lille, 1996 (Prix du Conseil général du Cher 1996).
- [Marguerite Audoux, la famille réinventée](#), INDIGO & Côté-femmes édition, 1997 (Frontispice de Michel Caron et préface de Serge Duret).

⁵ Réédité chez [Buchet-Chastel](#) (Préface de Bernard-Marie Garreau et avant-propos de Benoîte Groult).

⁶ La même année, le magazine *Marie Claire* (sans trait d'union) voit le jour. Le nom de la petite héroïne était encore présent dans les mémoires.

⁷ *Les Cahiers nivernais et du Centre*, Nevers, 21° et 22° fascicules, juin-juillet 1910.

⁸ Alain-Fournier, « *Marie-Claire* par Marguerite Audoux (*La Grande Revue*) », in *La NRF*, 1^{er} novembre 1910, p.616-619 (617 pour ce passage).

⁹ Jacques Rivière – Alain-Fournier, [Correspondance, tome II](#) (1904-1914), Gallimard, 1991, p. 425.

¹⁰ Garreau (Bernard-Marie), « La Rencontre de Marie-Claire et de Meaulnes », in *Mystères d'Alain-Fournier*, Librairie Nizet, 1999, p.65-92. Voir en particulier la p. 72.